

Libretto

G. LENOTRE

MES SECRETS
DE PARIS

Préface de
CLÉMENTINE PORTIER-KALTENBACH

Libretto

© Libella, Paris, 2021

ISBN : 978-2-36914-586-8

TE SAXA LOQUUNTUR¹

Avant d'arpenter Paris en tous sens, Théodore Gosselin-Lenotre (1855-1935), alias G. Lenotre, rêva d'abord de découvrir Versailles. Déjà à Metz, où vit sa famille avant la défaite de 1870, il se passionne pour le château du Roi-Soleil dont il connaît par cœur les plans et la moindre soupenle. Comme la Troie d'Homère fut le rêve d'enfant de Schliemann, Versailles fut le rêve de Théodore, et il n'est pas étonnant qu'il ait choisi « Lenotre » pour pseudonyme, même s'il est vrai qu'il descendait très lointainement, par l'une des ses arrière-grands-mères, du célèbre jardinier de Louis XIV. Le jour où pour la première fois il peut enfin se rendre à Versailles, afin de savourer comme un bonbon chaque minute qui le sépare encore de son rêve d'enfant, il décide d'y aller à pied, et fait donc quatre heures de marche depuis Paris.

« *Je suis l'homme de France le plus souvent mis à la porte...* » écrit-il. Par cette boutade il revendique son appartenance à la catégorie des historiens qui ne peuvent raconter un événement fameux sans s'être auparavant rendu à l'endroit où il se déroula. Avant d'écrire, G. Lenotre a toujours besoin de voir les lieux, de s'imprégner de leur atmosphère, de se mettre dans les souliers de ses personnages pour coller

1. Ces pierres parleront de vous.

le plus possible à la réalité dans ses récits, les rendre plus vivants.

À Paris, sujet central de son œuvre, source inépuisable de découvertes, de lieux secrets et de fantômes du passé, nul pas de porte ne résistera à son insatiable curiosité. Sa fille Thérèse, qui lui a dédié un livre de souvenirs, raconte comment voulant découvrir la vue dont jouissait Danton depuis sa salle à manger son père frappa à la porte de son appartement de la cour du Commerce (le boulevard Saint-Germain n'existe alors pas encore, qui fit disparaître la maison où habitait Danton). Les occupants sont en pleine réunion familiale ? Qu'à cela ne tienne, on lui ouvre, on lui offre un verre. Il se rend aussi rue Saint-Honoré pour voir à quoi ressemblait la chambre de Robespierre chez les Duplay, et aux Archives, à l'hôtel de Soubise où il a sa « chaise » (car il est également un boulimique d'archives), il se met en scène, le temps d'une photo, un mouchoir noué autour de la tête, arborant un rictus douloureux, allongé sur la table où fut étendu Robespierre après qu'il eut la mâchoire fracassée par un coup de pistolet.

L'homme de France le plus souvent mis dehors ? Allons donc ! On s'en doute, en se décrivant comme un importun à qui l'on a souvent fermé la porte au nez, G. Lenotre force le trait. Pour peu que l'on soit familier de son œuvre, on voit mal en effet qui aurait pu résister à la bonhomie et à l'enthousiasme communicatifs qui devaient émaner de sa personne, comme ils émanent de ses livres. Non, Lenotre n'eut sans doute guère à forcer de portes. Elles devaient s'ouvrir avec bienveillance, curiosité et même gratitude envers lui qui en savait souvent bien plus long sur l'histoire des lieux où il faisait intrusion que ceux-là mêmes qui y vivaient depuis toujours.

Comme il s'en fut à pied à Versailles, il se lève à l'aube un 21 juin pour raconter la fuite à Varennes et, partant des

Tuileries, il refait une par une toutes les étapes de la désastreuse équipée de la famille royale. Évoquer la défaite de Sedan ? Impossible sans avoir passé la nuit au château de Bouillon, comme le fit Napoléon III en septembre 1870.

Voilà qui est avant tout Théodore Gosselin-Lenotre : un marcheur, un flâneur, un enquêteur, un auteur facétieux, un amoureux des vieux papiers, des gazettes et des greniers, un farfouilleur, un collectionneur d'objets historiques et surtout... un rêveur. Il ne raconte pas l'histoire, il y vit et nous prend joyeusement par la main pour nous entraîner avec lui ! « *Ici était la Maison des Singes où naquit Molière ; là, l'auberge où se logea Ravaillac ; voici où s'ouvrait le club des Jacobins.* »

Et voilà des qualités qui tombent plutôt bien, car alors qu'il entreprend une carrière de rond-de-cuir au bureau des statistiques des douanes du ministère des Finances, il est bien vite rattrapé par sa passion pour l'histoire, et sa plume alerte lui vaut bientôt de décrocher une première chronique dans *Le Figaro* (1880), puis dans *La Revue des Deux Mondes*, *Le Monde illustré* et *Le Temps*. Dès lors, lorsqu'il baguenaude dans Paris, il n'est plus un simple promeneur mais... un travailleur ! Pour nourrir ses articles, il visite tous les musées de la capitale, et leur consacre une chronique régulière dans *Le Monde illustré*. Reporter d'histoire, il se rend partout où le passé resurgit : le 18 décembre 1897, il est au Panthéon où une importante commission de recherche formée de conservateurs, d'universitaires et d'architectes doit procéder officiellement à l'ouverture des cercueils de Voltaire et de Rousseau. Après avoir assisté à l'ouverture des deux cercueils, un certain Bouchot lui confie tout en descendant le boulevard Saint-Michel : « *Je ne donnerais pas ma journée pour cinq cents francs !* » Comme on le comprend, et comme l'on aurait aimé arpentier les rues de Paris avec un

cicérone aussi averti et agréable compagnon que Théodore Gosselin-Lenotre.

Lui-même vécut dans un immeuble qui fait le coin de la rue de Babylone et de la rue Vanneau. Lui qui se plaignait amèrement de l'insuffisance de plaques commémoratives n'en a pas même une à son nom alors qu'il habita cinquante-sept ans à cet endroit et qu'il consacra d'innombrables publications à la capitale qu'il aimait avec passion et connaissait comme sa poche : en plus des chapitres consacrés à Paris dans les différents tomes de *Vieilles Maisons*, *Vieux Papiers*, il publie notamment *Paris sous la Révolution*, *Paris qui disparaît*, *Nos Parisiens*, *Paris et ses fantômes*. La plupart de ces ouvrages fit l'objet d'innombrables rééditions, Lenotre ayant su d'emblée toucher le grand public.

Du côté des ses pairs en revanche, il lui fut toujours adressé le reproche de privilégier les potins et les faits divers, d'en faire trop, de broder, d'avoir constamment besoin d'embellir les faits. On ne peut leur donner entièrement tort. Il y a des années, je fus moi-même victime de l'un de ces « embellissements stratégiques » dont Lenotre a le secret : dans l'un de ses articles du *Monde illustré*, il écrit qu'il a vu de ses yeux « *la tunique de soie mauve fleurdelisée que portait le Roi Saint Louis, lorsqu'il rendait la justice sous un chêne au bois de Vincennes* ». Extraordinaire ! Observé par Lenotre dans les années 1890, ce vêtement ne pouvait avoir disparu et devait forcément être conservé de nos jours dans quelque musée parisien ! Le trésor de Notre-Dame ne possède-t-il pas une tunique de linon blanc portée par Saint Louis ainsi que sa « discipline », chaînette avec laquelle il se mortifiait ? Où donc était passée la fameuse tunique de Saint Louis ? Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, musée du Louvre, musée Carnavalet, trésor de Notre-Dame ? Des mois durant, mon enquête piétina. Jusqu'au jour où j'interrogeai une historienne travaillant à la bibliothèque de l'Arsenal : « *Mais*

je connais parfaitement cet objet, me dit-elle, je l'ai dans le dos en permanence à la bibliothèque de l'Arsenal où je travaille. » J'obtiens plus de détails, et là, quelle déception ! L'objet décrit par G. Lenotre est en fait le psautier de Saint Louis pour lequel fut réalisé un coffret précieux. La reliure du manuscrit est protégée par une chemise de satin bleu brodée de fleurs de lys ajoutée en 1377, alors que l'ouvrage appartient au roi Charles V et que Saint Louis est mort depuis... cent sept ans ! Aussi, admettons-le, G. Lenotre a souvent tendance à prendre ses désirs pour des réalités ; c'est que sous Théodore cherche toujours à percer un Alexandre Dumas pour qui l'histoire est un clou auquel accrocher ses tableaux. Certains récits de Lenotre comportent-ils des accommodements avec la vérité ? Oui ! Aurait-il dû parfois utiliser le conditionnel ? Oui ! Mais comme le disait le réalisateur américain John Ford : « *Si la légende est plus belle que la vérité, écrivez la légende !* »

Il est temps à présent d'ouvrir *Mes secrets de Paris*, délicieux opuscule où l'on retrouve un Théodore au mieux de sa forme, sur son terrain de prédilection. Suivons-le aux Tuileries où Mlle de La Vallière monte « *à cru sur un cheval barbe* », entrons avec lui au Louvre, dans la garde-robe d'Henri IV. Puis, nous irons rue de Tournon nous faire dire la bonne aventure par Mlle Lenormand, voyante de Joséphine de Beauharnais. À l'hôtel Saint-Florentin, Talleyrand, tout à sa toilette, ne pourra sans doute pas nous recevoir ? Et si, pendant qu'il se prépare, nous allions faire un tour chez Mareux-Grosse-Culotte, miroitier rue Saint-Antoine ?

D'autres que lui furent de grands conteurs... mais pour ce qui est de visiter Paris, aucun ne vaut Théodore Gosselin-Lenotre.

Suivez le guide... il n'y en a pas de meilleur !

CLÉMENTINE PORTIER-KALTENBACH

I

AU LOUVRE

HENRI IV CHEZ LUI

QUAND les visiteurs du musée du Louvre ont gravi l'escalier du pavillon Sully, traversé la salle La Caze, puis la salle Henri II, ils pénètrent dans ce grand salon nommé *salle des Sept-Cheminées* ; qu'ils imaginent cette salle réduite de moitié et partagée en deux pièces : ces deux pièces formaient, avec un cabinet voisin, tout l'appartement privé d'Henri IV. Au-delà, dans les bâtiments ayant façade sur la Seine, commençait l'appartement de Marie de Médicis.

Henri IV se contentait de cet étroit logement : la représentation n'était pas de son goût et il en prenait à son aise avec l'étiquette. Sa rude existence de guerres et d'aventures l'avait rendu insouciant de ce que nous appelons le confort, chose et mot qui n'étaient pas inventés à la fin du XVI^e siècle.

On peut grâce aux récits des mémorialistes et des historiens se représenter parfaitement en quoi consistait une journée d'Henri IV au Louvre ; et c'est bien différent de ce que sera, soixante ans plus tard, la pompe de Versailles !

Exemple : un 1^{er} janvier, Sully et quelques courtisans pénètrent dans la chambre conjugale où dort le Vert-Galant dans le même lit que sa femme ; leurs rideaux sont fermés ; entendant du bruit, le roi s'éveille, tire la courtine et souhaite la bonne année à ses familiers ; puis, leur montrant la reine qui, le dos tourné, semble dormir à poings

fermés : « Non, dit-il, elle ne dort pas ; elle est furieuse ; toute la nuit elle n'a fait que me tourmenter... » Il sort du lit et, jambes nues, en chemise, il emmène son ministre dans son cabinet voisin où il continue à maugréer sur le mauvais caractère de sa femme et les scènes continuelles qu'il doit supporter. Le déjeuner du matin se compose d'un bouillon, apporté solennellement des cuisines par deux gentilshommes de la chambre, escortés de deux archers, d'un écuyer tranchant, d'un garde-vaisselle et d'un sommelier de la panneterie royale ; ce cérémonial a été ainsi réglé du temps d'Henri III, et si Henri IV s'y astreint, il doit juger, à part lui, que voilà bien des affaires pour un simple bouillon ; car s'il se soumet, lorsque c'est indispensable, aux contraintes de la tradition, il exige, quand il n'est pas en représentation, la plus grande liberté d'allures. Sa toilette est vite expédiée, encore qu'on lui procure, pour les ablutions matinales, des éponges à six livres l'une, et, pour le soin de sa chevelure grise, des peignes d'ivoire ; s'il use de ces raffinements, c'est de façon rapide et sommaire – trop sommaire, au dire de ses familiers –, et comme cette négligence a pour résultat certains inconvénients sur lesquels il est inutile d'insister, le roi, pour y remédier, s'inonde de parfums – violette, ambre gris, musc – dont la reine, qui, elle, prend « de temps en temps » des bains, possède une pharmacie complète qu'entretiennent des distillateurs, voire des sorciers réputés.

Voilà le roi habillé ; sa garde-robe contient des costumes d'apparat, brodés du col aux chausses et couverts de bijoux ; mais il ne les utilise guère ; habituellement il porte des vieilles vestes « usées, défraîchies par le soleil et la pluie », des pourpoints « déchirés et sales », et c'est ainsi vêtu qu'il passe enfin dans son antichambre où l'attend la foule des courtisans. Profonds saluts, longues révérences ; mais ça ne dure pas ; bien vite, il a mis tout le monde en

train ; sa verve gasconne dégèle les plus réservés et enhardit les plus respectueux ; il interpelle chacun par son nom : « Serviteur, un tel, serviteur ! » Il est affable, gai, courtois, accueillant, très doux ; il veut qu'on rie, qu'on cause ; il donne le ton « d'une familiarité joviale ». « Allons ! soyons bons compagnons ! » Il redoute le repos et le silence ; il lui faut du bruit, de l'enjouement, car – contraste inattendu – le fond de son caractère est mélancolique ; il a le pressentiment qu'il mourra de mort violente et il combat de son mieux ses humeurs noires ; ne l'a-t-on pas surpris, « dans son cabinet, sifflant et dansant tout seul, pour s'en distraire » ? Peut-être est-ce là le secret de son infatigable activité : quand sonne l'heure du travail, ce n'est pas dans la salle du conseil, située au rez-de-chaussée du Louvre, qu'il réunit ses ministres : s'il fait beau, il les emmène dans son jardin des Tuileries, et, en se promenant, il discute avec eux, « écoutant, interrogeant et prenant des décisions promptes ». Il va d'un pas rapide, ne s'avise pas de l'essoufflement de ceux qui l'accompagnent et qui peinent à garder son allègre démarche ; si le temps n'est pas favorable à ces randonnées sous les charmilles, c'est dans la longue galerie joignant le Louvre aux Tuileries qu'il tient conseil et étudie les affaires de l'État, arpentant toujours à grands pas et d'un bout à l'autre l'immense promenoir.

Mais le voici à table, et, là, c'est sérieux. Comme tous les Bourbons le Béarnais est doué d'un formidable appétit : ce qui l'afflige, c'est que, suivant la règle imposée, le monarque doit toujours manger seul : or, comment dîner joyeusement si l'on n'a pas quelques convives avec qui échanger des propos gaillards ? Aussi les infractions à l'étiquette sont-elles presque quotidiennes : Henri IV invite au hasard, même des gens qu'il ne connaît pas, témoin ce Rouennais, Claude Groulard, qui, venu à Paris pour affaires du Parlement, a l'honneur inespéré de s'asseoir à la table royale. Quand

l'aumônier a récité le *benedicite*, « Apportez ma viande ! » commande le roi, et, aussitôt, sur un signe du maître d'hôtel, apparaît un cortège amenant des cuisines les plats dont va se composer le repas. Les gentilshommes présents saluent respectueusement ce défilé gastronomique qu'escortent des archers et des hallebardiers. Tel est l'usage de la cour de France et il se perpétuera jusqu'en juillet 1830.

Le couvert est élégamment dressé : nappes et serviettes en fine toile de Venise, vaisselle d'argent, verres de cristal ; quant aux menus, ils sont écrasants : « Quatre entrées, quatre potages, des viandes bouillies et des viandes rôties ; une pièce de bœuf, un dos de mouton, un chapon, une pièce de veau, trois poulets, une épaule de mouton, deux gibiers, une longe de veau, trois pigeons ; les dimanches et les jeudis, en plus, un pâté de chapons » ; beaucoup de pâtisseries, pas de légumes, mais, en excès, des melons dont le roi raffole au point de s'en offrir des indigestions. Et, par occasions, affluent des cadeaux friands, mortadelles de Mantoue, confitures de Reims, grenades de Provence. Le roi dévore – et pas très proprement ; son petit garçon, le futur Louis XIII, réprimandé, certain jour, pour avoir fait sur la nappe « du gâchis avec son pain », s'excusera, disant : « C'est pour imiter papa. »

Après ces repas terribles, Henri IV reçoit ses familiers et « tout ce qui se présente » ; c'est alors que ses interlocuteurs peuvent juger combien demeure fidèle sa prédilection pour les mets assaisonnés d'ail... Néanmoins, un certain cérémonial est de rigueur : chacune des personnes qui ont demandé une audience du roi doit baiser sa botte. Le reste de la journée est rempli soit par une promenade aux Tuileries, soit par une course dans la ville ; le roi sort beaucoup : comme il redoute, ainsi qu'on l'a vu, de manger seul, comme la reine n'est pas souvent de bonne humeur et boude dans ses appartements, il s'invite à souper au-dehors

– chez Sully, chez Zamet, chez la duchesse de Guise ; il dresse lui-même la liste des convives et, tout réjouï de ces escapades, il ne rentre qu'à la nuit, escorté jusqu'au Louvre par six pages portant des flambeaux. Puis il y a la soirée qu'il veut courte, ayant pris l'habitude de se coucher entre dix et onze heures ; souvent on joue, et avec fureur : Bassompierre prétend que, en 1608, il gagna aux cartes plus de cinq cent mille francs – une vingtaine de millions de notre monnaie actuelle ; si le roi fut son partenaire malheureux, ce dut être de belles scènes car il n'aimait pas perdre, et, dans ce cas, « il se fâchait, criait et tempêtait de façon inquiétante ». Parfois aussi il y a concert, et les violons sont convoqués ; mais ce n'est pas fréquent ; bien qu'il soit fier de sa musique, Henri IV ne cache point qu'il préfère à tous les instruments « le chalumeau et la cornemuse ». Enfin c'est le coucher, sans pompe ni solennité : le temps de se déshabiller et de se mettre au lit, rien d'autre.

Quand vous traverserez la cour Carrée du Louvre, considérez donc avec respect cette partie de l'immense palais qui forme angle, au sud-ouest, entre le pavillon Sully et le pavillon des Arts : c'est – extérieurement – le décor intact de tout le règne d'Henri IV. À l'intérieur, sauf quelques gros murs et deux escaliers, rien ne subsiste qui soit contemporain du Béarnais ; Louis XIV fut le premier coupable en ne respectant point les locaux qu'avait habités son aïeul ; depuis lors le musée a tout envahi et, sous Charles X, ont disparu les dernières dispositions de ces appartements vénérables. C'est dommage ; nous avons peine à imaginer comment ce bâtiment exigu a pu contenir tous les services d'une cour nombreuse et turbulente, ni quelles incommodités il fallait supporter pour y vivre dans le perpétuel va-et-vient d'une nuée de courtisans, de pages, de serviteurs, de gardes, de soldats, de visiteurs et de passants. Les tableaux et les céramiques antiques y sont mieux logés que ne l'était, au début

du xvii^e siècle, le roi de France ; tout de même on regrette le fouillis de petites pièces qu'ont remplacées les vastes et somptueuses galeries ; elles nous auraient évoqué la vie d'autrefois mieux encore que le plus savant récit. Dans ce sombre palais que le Béarnais animait de ses francs rires et des éclats de sa voix chaude, il ne reste de lui aujourd'hui qu'une chambre douteuse, reconstituée dans un bâtiment qui n'existait pas de son temps, et l'escalier de pierre nue par lequel, le 14 mai 1610, parmi les pleurs, les sanglots, les cris de désespoir et d'effroi, on remonta son corps sanglant pour le déposer sur le lit qu'il avait quitté, plein de vie, le matin.

LA COUR CARRÉE

IL n'y a pas, sans doute, de palais au monde qui ait, au cours des siècles, subi plus de modifications que notre Louvre : on y travaille depuis sept cents ans, et sous une partie des bâtiments dont il se compose aujourd'hui subsistent des vestiges de tours et de salles basses qui datent de Philippe Auguste. Pour qui parcourt l'immense dédale de ses cours et de ses galeries, le Louvre ne paraît pas conserver, comme Versailles, la moindre trace de l'habitation des souverains qui s'y sont succédé, et bien peu de gens, parmi les plus érudits, pourraient désigner dans ces décourageantes enfilades de salles celles qui furent les appartements de François I^{er}, d'Henri IV ou de Louis XIV.

C'est en 1652, après la Fronde, que Louis XIV vint occuper le Louvre ; il approchait de ses quinze ans ; sa mère, la régente Anne d'Autriche, et le tout-puissant cardinal Mazarin vont s'y installer avec lui. Où se logent-ils ? Il n'y a d'habitable au Louvre que les deux bâtiments formant l'angle sud-ouest de la cour Carrée actuelle, ceux qu'a élevés, au xvi^e siècle, Pierre Lescot. Le jeune roi prend possession du premier étage où se trouve l'appartement naguère habité par son père, Louis XIII, et par son aïeul, Henri IV. On y accède par l'escalier désigné aujourd'hui sous le nom d'escalier Henri II ; la salle La Caze et la suivante servent de salle des gardes et d'antichambre ; puis on entre dans

la chambre de parade du roi, à côté de laquelle s'ouvre sa chambre à coucher éclairée par une seule fenêtre prenant vue sur la Seine : c'est à présent partie de la salle dite des Sept-Cheminées, celle où se trouve le grand tableau du *Sacre de Napoléon* par David. Cette chambre à coucher n'a pas été détruite ; toute sa décoration a été transportée et rajustée au premier étage des bâtiments de la Colonnade ; elle comporte la somptueuse alcôve où dormait le jeune Louis XIV, celle-là même qui avait abrité, au 14 mai 1610, le corps d'Henri IV assassiné. Si l'on mentionne encore un petit cabinet que remplacent de nos jours le vestibule de la galerie Charles X et le débarras où l'on serre les chevalets, on aura énuméré toutes les pièces composant l'appartement du roi en 1652, car le reste de l'étage était réservé à la princesse encore inconnue que le jeune monarque élit pour compagne : cela n'advint que huit ans plus tard, et la nouvelle reine eut là, pour elle et toute sa suite, cinq pièces prenant jour à la fois sur la cour du Louvre et sur la rivière, et un entresol aujourd'hui disparu dont s'arrangèrent ses demoiselles d'honneur et ses dames d'atours. L'appartement de la reine mère, au rez-de-chaussée, plus spacieux et plus orné que celui du roi, présentait à peu près la même distribution. Mazarin dut se contenter du deuxième étage au-dessus de notre salle La Caze, moins élevée de plafond qu'elle n'est aujourd'hui : il établit là ses bureaux et ses collaborateurs, au nombre desquels deux fonctionnaires qui ont laissé un certain nom dans l'histoire : Fouquet et Colbert ; ils occupaient, eux, des galetas, au dernier étage, sous les toits...

Un précieux volume, publié par l'un des conservateurs du musée, M. Hauteœur, reproduit d'anciens plans extrêmement détaillés de ces divers locaux, ainsi que des motifs de l'ancienne décoration, grâce auxquels on peut se figurer la

vie que menait au Louvre, sous l'œil indulgent de la reine mère, la jeune cour du roi de seize ans.

À vrai dire, c'était un entassement ! L'exiguïté du palais interdisait les cérémonies solennelles et les fêtes trop pompeuses ; on ne s'en amusait que mieux, et la vie se passait en réjouissances. C'était la grande vogue des ballets où chacun non seulement s'acquittait des évolutions et exécutait les pas réglés, mais encore jouait son rôle, déclamaient ou chantaient des strophes dont le poète Benserade était le fournisseur habituel. Il fallait que Louis XIV fût doué d'un aplomb royal pour débiter lui-même, costumé en Apollon, des vers tels que ceux-ci :

Plus brillant et mieux fait que tous les dieux ensemble,
La Terre ni le Ciel n'ont rien qui me ressemble...

Un autre que lui s'en serait évanoui de confusion ; mais nul ne songeait à sourire, tant ces hyperboles reflétaient la conviction intime de toute la cour et surtout de l'essaim des belles filles qui bourdonnait amoureusement autour de la juvénile majesté, mesdemoiselles d'Hautefort, de Manneville, de Mortemart et surtout la nièce de Mazarin, la brune Marie de Mancini. De toutes, Benserade célébrait les charmes en poésies de confiseur : il vantait la jambe de mademoiselle de Gourdon, les bras « blancs, gros et ronds » de mademoiselle de La Porte, la séduisante gorge de mademoiselle de Villeroy, « l'air libre » de l'une, « les appas » de l'autre, et, sans vergogne, il conseillait au roi de

Ne pas laisser sur la tige vieillir
Toutes les belles fleurs qui sont de son domaine.

Jusqu'alors Louis XIV n'en avait cueilli aucune et il vivait avec elles toutes en camarade galant, familier, ennemi du

cérémonial et des manières. M^{lle} de Montpensier décrit dans ses *Mémoires* une scène charmante : c'est après un bal ; on passe dans la salle du souper où la table est mise ; mais il n'y a qu'un seul couvert et un seul fauteuil destinés au roi. Celui-ci dit : « Ma cousine, mettez-vous là, c'est votre place. » M^{lle} de Montpensier se récrie, pense qu'il se moque. La comtesse de Soissons, plus hardie, décide : « Ce sera moi ! », et elle va s'asseoir quand quelqu'un lui souffle : « N'y allez pas ! » Tout le monde se case, le fauteuil reste inoccupé : « Puisqu'il n'y a plus que cette place-là, dit le roi, il faut bien que je m'y mette. » Et le voilà faisant les honneurs du repas, « ne portant pas la main à un plat sans demander si on en veut », et ordonnant à ses aimables convives « de manger avec lui ». Dérogation à l'étiquette qui enchantait les jeunesses mais révolutionnait les vieilles gens.

Ce qu'il y a de décevant dans cette jolie histoire, c'est que pas une de ces amoureuses ne connut la gloire d'obtenir les faveurs du jeune coq dont elles rêvaient jour et nuit ; la première à qui échut cet honneur envié fut une vieille femme laide, intrigante et vulgaire, qu'on surnommait *Catau la borgnesse*, car elle avait perdu un œil dans on ne sait quelle aventure de son existence dévergondée. Elle s'appelait Catherine Bellier et faisait partie de la domesticité de la reine mère ; celle-ci l'avait nommée sa *première femme* et l'avait mariée, en 1634, à un certain Pierre de Beauvais, bourgeois anobli devenu, par l'entregent de son épouse, conseiller d'État. Quel secret détenait M^{me} de Beauvais ? Quelle était l'origine de l'empire qu'elle exerçait sur Anne d'Autriche ? On ne sait. Le fait est que *Catau* ordonnait à la cour la pluie et le beau temps et ne se gênait pas pour y prendre ses aises ; au point qu'elle chipait les pierres de taille qu'on amoncelait dans la cour du Louvre en vue des agrandissements du palais, et que c'est au moyen de ces matériaux qu'elle construisit le bel hôtel encore debout au

numéro 68 de la rue François-Miron et dont l'ornementation abonde en têtes de *bélier* – allusion parlante au nom roturier de la dame. Cela dit, rien n'empêche de croire que *Catau la borgnesse* fut une femme exquise, délicate, spirituelle et parfaitement séduisante ; s'il est vrai qu'elle initia le jeune roi à la galanterie – événement historique dont on ne peut guère douter –, cela suffit pour que l'escadron des jolies filles, qui jalousaient férocement ce triomphe, l'eût couverte d'une telle couche de boue que sa mémoire en restera à tout jamais souillée ; il courut, sur M^{me} de Beauvais, des épigrammes et des couplets d'un tel ton qu'il n'y a pas de corps de garde où l'on oserait les citer.

La faveur de cette experte éducatrice se prolongea néanmoins jusqu'au mariage de son élève : à vingt-deux ans il épousa l'infante Marie-Thérèse qu'on installa dans les cinq pièces laissées vacantes, à l'emplacement actuel du musée de la Céramique antique. La chambre du mari communiquait directement avec celle de sa femme ; ils vivaient l'un chez l'autre, et la simplicité de cette disposition risquait de faire prendre au ménage des habitudes de bons bourgeois. Mais le jeune époux y mit ordre, et la reine ne fut pas longtemps sans s'apercevoir qu'il profitait d'un petit escalier pratiqué dans le mur de son alcôve pour monter, beaucoup plus souvent qu'il n'était besoin, à l'entresol des demoiselles d'honneur, où l'une de celles-ci surtout l'attirait : c'était la tendre La Vallière. C'est là, en effet, que naquit l'idylle fameuse qui devait finir au Carmel. Très épris, le roi s'enfermait parfois avec sa conquête « depuis midi jusqu'à quatre heures du matin ». On avait le temps de causer ! Ce dont s'offusquait la jeune reine à qui ses bonnes amies, M^{me} de Soissons et M^{me} de Navailles, ne se privaient pas de raconter ce qui se passait à l'étage au-dessus. De là scènes fréquentes ; en voici une que relate Bussy-Rabutin : certain soir, Louis XIV, revenant de chez sa

maîtresse, dut traverser la chambre de sa femme et trouva celle-ci en simple jupe auprès du feu. Il lui demanda « avec une horrible froideur » pourquoi elle n'était pas couchée. « Je vous attendais, fit-elle, tristement. – Vous avez la mine de m'attendre bien souvent, répliqua le roi. – Je le sais bien, gémit-elle, car vous ne vous plaisez guère avec moi et vous vous plaisez davantage avec mes ennemis. » Son mari la dévisagea d'un air de fierté presque méprisante et riposta d'un ton moqueur : « Hélas, madame, qui vous en a tant appris ? Couchez-vous sans tant de petites raisons. » Comme il marchait à grands pas dans la chambre, elle se jeta à ses pieds, disant : « Je vous aimerai toujours, quoi que vous fassiez. – Et moi, reprit-il, attendri, j'en userai si bien avec vous que vous n'aurez nulle peine ; mais n'écoutez plus M^{me} de Soissons ni M^{me} de Navailles... »



Dans l'angle sud-ouest de la cour Carrée du Louvre, une porte donne accès à un escalier tournant qui dessert tous les étages, jusqu'aux combles ; on le nomme actuellement l'escalier de la conservation ; presque lui seul est resté intact à travers les cent aménagements successifs de la vieille demeure des Valois. C'est par là que rentrait chez lui le jeune Louis XIV revenant de la chasse ; ce sont ces marches qu'il enjambait pour aller, avant son mariage, roucouler avec la noireude Marie de Mancini, logée au deuxième étage, chez son oncle Mazarin ; c'est cet escalier que descendit le cardinal, tout perclus de goutte, pour aller mourir à Vincennes. C'est là-haut également qu'habita cette extravagante Christine de Suède, dont les allures hommasses et les excentricités scandalisèrent Paris ; elle s'y trouvait si bien qu'elle ne voulait plus s'en aller ; et Mazarin, dont

elle avait pris le logement, dut lui donner soixante-deux mille livres pour qu'elle consentît à partir. L'une de ces mansardes, sous le toit, abrita le laborieux Colbert ; à telle fenêtre du premier étage s'accoudait la pauvre jeune reine déçue, pour voir son volage mari caracolier dans la cour du palais ; l'imposte de telle autre éclaira les premiers rendez-vous de l'amoureuse La Vallière et de son royal amant. Et qu'on se représente le grouillement incessant, dans ce petit coin superbe, de courtisans, de serviteurs, de pages, de gardes, d'écuyers, de belles dames, de solliciteurs, de peintres, de poètes, d'artistes : et M^{me} de Sévigné, et Le Vau, et le Bernin, et Perrault, et Molière...

Sur l'une des portes de Salzbourg que fit élever la grande Marie-Thérèse est gravée cette inscription : *Tè saxa loquuntur* (« Ces pierres parleront de vous »). Les fantômes qu'évoquent les vieux murs du Louvre sont légion, et leurs noms comptent parmi les plus éclatants de notre histoire.

II

VESTIGES

AU JARDIN DES TUILERIES

ON ne saurait honnêtement évoquer les origines de ce jardin célèbre sans donner un souvenir à messire Aubin Poullart et à son compère Jean aux Bœufs, personnages fort oubliés qui, vers le début du XVI^e siècle, ayant constaté que l'argile des bords de la Seine était propre à la cuisson, installèrent en pleins champs deux ou trois fours et un séchoir en planches où ils fabriquèrent des briques et des tuiles.

Ici s'imposerait une digression sur la diversité de valeur que notre imagination prête aux mots : depuis que Catherine de Médicis eut l'idée de construire un château sur les terrains d'Aubin Poullart et de Jean aux Bœufs, cette désignation, *les Tuileries*, qui évoquait jusqu'alors l'image peu élégante d'ouvriers aux mains boueuses maniant et modelant la glaise, est pour toujours associée à toutes sortes de visions splendides, tragiques ou glorieuses. Le nom de *Versailles*, qui sonne si pompeusement que, à le prononcer seulement, on croit voir passer la vieille monarchie dans son cortège de fêtes, était un mot patois par lequel les paysans désignaient un coteau où le vent, toujours violent, *versait* les moissons et les couchait sur le sol.

À l'époque de la mort d'Henri IV, le jardin des nouvelles Tuileries s'étend au bord de la Seine jusqu'au bastion de François I^{er}, qui le protège du côté de Chaillot. C'est dans ce parc, bien clos, que le petit Louis XIII, roi à neuf ans, prend ses ébats ; il parcourt les bosquets dans un petit

carrosse traîné par quatre boucs – et voilà certainement l'origine de notre voiture aux chèvres, la seule, sans nul doute, qui survive de toutes les institutions de ce temps-là. Le petit roi s'amuse de cent façons ; mais son plaisir préféré est la chasse ; il tire à l'arquebuse des petits oiseaux, ou bien « il fait prendre une cane par ses chiens dans le bassin du jardin, ou encore il court à pied un chevreuil à outrance, ou se lance à la poursuite d'un renard apporté de la forêt de Boulogne ». Pour son instruction on crée, à l'extrémité du jardin, à peu près, semble-t-il, à l'emplacement actuel de la rue Saint-Florentin, une ménagerie qui renferme des lions, un ours, un loup-cervier, un sanglier, un léopard ; et il y a surtout, dans la partie de l'enclos voisine de la rivière, une merveille dont s'extasiaient les heureux privilégiés autorisés à pénétrer dans ce « lieu de délices » : c'est l'écho qui, grâce à l'ingénieuse disposition d'une muraille en demi-cercle, répète les mots si distinctement qu'on pourrait croire à la présence de quelque nymphe invisible et complaisante s'amusant à intriguer les promeneurs.

Peu à peu, discrètement d'abord, diverses habitations s'étaient élevées çà et là sous les arbres ; chacun des employés à l'entretien du jardin sollicitait l'autorisation d'y bâtir sa maison : les jardiniers, les fleuristes, les terrassiers, le taupier, le « maistre des bestes farouches de Sa Majesté », l'arquebusier, l'artificier, etc., installèrent leurs pénates aux bons endroits. Le roi concéda même des logements à certains artistes, et c'est ainsi que le grand peintre Nicolas Poussin obtint un pavillon du côté de la rivière, « véritable petit palais à trois étages, tout meublé, avec une cour, une remise, un grand verger en plein rapport et des points de vue de tous les côtés ». Il s'y installa, ravi, en un beau jour de printemps, résolu à finir là ses jours ; mais quand vinrent l'hiver et la neige, il eut si froid que les pinceaux lui tombaient des mains, et il regagna en hâte l'Italie, sans esprit de retour.

Les occupants de ces bâtiments épars dans le jardin, logés gratuitement, tiraient de ce premier avantage un second profit, fort appréciable, en vendant à boire aux promeneurs et en les hébergeant à l'occasion ; cela mit en vogue le jardin des Tuileries durant les deux premiers tiers du XVII^e siècle ; vogue sans précédent, en raison de la nouveauté. Jamais, en effet, les Parisiens n'avaient disposé d'un si beau et si vaste lieu de promenade ; aussi y passaient-ils les jours et les nuits de la belle saison ; les étrangers venaient là chercher des aventures qui ne manquaient pas. Et quelles rencontres ! N'est-ce point là que Louis XIV aurait abordé pour la première fois la tendre Marie de Mancini ? N'est-ce point là qu'un voyageur italien, le candide abbé Locatelli, aperçut un jour M^{lle} de La Vallière, « montée à cru sur un cheval barbe, sauter debout sur le dos de ce coursier lancé au galop, et se rasseoir à plusieurs reprises, s'aidant seulement d'un cordon de soie passé dans la bouche du cheval » ? Ne croyez pas qu'un mauvais plaisant ait cherché à mystifier le naïf abbé en lui signalant cette intrépide écuyère comme la maîtresse du roi ! C'est bien la douce et timide La Vallière qui fait de la voltige sous les yeux de la cour !

À présent « le beau monde » afflue aux Tuileries ; on y vient après le spectacle ; on y soupe, on y danse, on y convie ses amis, on y amène « les violons » et on y donne aux dames la sérénade ; on s'y bat en duel, on y joue à la pelote, aux grâces et à d'autres jeux moins innocents. Ne dit-on pas que certaines belles dames se font amener à grand fracas jusqu'à l'une des portes du jardin, laissent là leur équipage et leurs valets, traversent en hâte les bosquets et sortent par une autre porte pour courir on ne sait où et ne retrouver leurs gens qu'à des heures voisines de l'aube ? Aussi ne tarissait-on pas sur les facilités qu'offrait aux personnes légères et aux amants entreprenants ce lieu enchanteur.

Heureusement pour la morale, Le Nôtre vint et tailla dans ce grand bois désordonné l'admirable ensemble auquel il doit sa

gloire ; pour dissimuler la déclivité du sol, il entourra tout l'enclos de terrasses trompe-l'œil d'inégale hauteur ; il aménagea l'ancien bastion des Valois en deux hauts terre-pleins ombreux qu'il sépara par une large brèche, afin de donner comme perspective à son œuvre une longue avenue qui s'éloignait vers la campagne, à perte de vue, créant ainsi le plus beau paysage urbain qui soit au monde et qui fait encore aujourd'hui l'orgueil de Paris. La noble conception de Le Nôtre demeure à peu près intacte, du moins dans ses grandes lignes ; plusieurs des statues qu'il a posées sont même encore en place ; et celles-là en ont vu des choses ! Ah ! si elles pouvaient raconter !... Défilés de rois et d'empereurs, écroulements de trônes, fuites éperdues de souverains la veille encore acclamés, cosaques campés sous les arbres, émeutes, fêtes somptueuses, illuminations, batailles... De leurs yeux de marbre elles ont vu Sergent remplacer par une plantation de pommes de terre les lys des plates-bandes royales ; elles ont vu, un jour de printemps ensoleillé, Robespierre mettant le feu – non sans peine – à l'hydre de la tyrannie dressée pour la circonstance au milieu du grand bassin rond qui est toujours là ; elles ont vu flamber le vieux palais des Médicis, dont il ne reste plus une pierre, si l'on excepte quelques débris dispersés dans certains squares de Paris. Va-t-on laisser s'effacer ces derniers vestiges ? Pourquoi ne dresserait-on pas, sur la pelouse voisine du pavillon de Marsan, une stèle indiquant l'emplacement où, durant vingt-huit mois, s'éleva la tribune de la Convention nationale ? Pour ne point susciter de querelles et satisfaire tous les dévots du passé, on placerait, à l'extrémité opposée, près du pavillon de Flore, une autre pierre signalant l'endroit précis où, dans le local qu'avait occupé le Comité de salut public, se trouvait le cabinet de Napoléon. Puisqu'on décore de plaques commémoratives les maisons qu'habitèrent des hommes illustres, pourquoi refuserait-on cette distinction honorifique au jardin fameux qui, depuis trois siècles, a vu passer toute notre histoire ?

SUR UNE VIEILLE PORTE

ON la voit au fond d'une ruelle du village de Noisy-le-Roi qui touche à la forêt de Marly et domine toute la plaine de Saint-Cyr ; si décrépite et estropiée qu'elle soit, elle garde cependant fière allure, avec son arcade en plein cintre que ferment aujourd'hui de rustiques vantaux de planches, son fronton triangulaire rongé par les lichens et les mousses, et ses bandeaux de briques demeurées roses et gaies en dépit des siècles. Pour la plupart des gens qui passent, c'est l'une des portes de la forêt ; ceux du pays l'appellent la « porte du vieux château ».

Cette arcade est, en effet, le seul reste d'une grande et belle demeure élevée là, au xvi^e siècle, par Albert de Gondi, maréchal de Retz : c'était la merveille du pays. Versailles n'existait pas alors ; à peine si, des terrasses de Noisy, on apercevait, à gauche, surmontant les bois, un moulin à vent qu'on désignait sous le nom de « moulin à pierres », situé à l'endroit précis où se développe à présent le majestueux palais de Louis XIV. Après la mort du maréchal de Retz, Noisy échut à ses fils qui n'y résidèrent point ; leur sœur, Marguerite de Maignelay, l'habitait du temps d'Henri IV ; elle devait s'y trouver au large, car le château était immense et ses dépendances s'étendaient au loin. Il est bien surprenant que, sauf la porte qui séparait la cour d'entrée de la cour d'honneur, on ne retrouve pas une trace de ces

énormes constructions, pas une pierre, pas un remblai, pas un débris de fondation perçant le sol. C'est là encore un de ces endroits où il n'y a pas grand-chose à voir mais qui parlent d'autant plus à l'imagination que rien ne l'y gêne pour en évoquer les fantômes.

Elle en a vu, la vieille porte, passer des gens dont les noms sont dans l'histoire. Les Conti, les Condés, toute la Fronde, la belle duchesse de Longueville, venue là pour conspirer, traînant à sa suite une légion d'amoureux, entre autres le plus épris et le plus heureux de tous, le duc de La Rochefoucauld, le futur auteur des *Maximes*, qu'on eût bien étonné alors en lui prédisant qu'il finirait dans la peau d'un moraliste. Henri IV est entré là, tout fringant, et réjouit de voir son fils qu'il envoyait à Noisy en villégiature. Ce séjour du dauphin, qui devait être le mélancolique Louis XIII, est l'un des chapitres de l'opulente chronique de Noisy sur lesquels, grâce à Héroard, médecin du jeune prince, nous sommes le mieux renseignés. C'était en août 1607 ; la cour se trouvait à Saint-Germain ; le bruit courait qu'une vieille femme venait d'y mourir de la peste. Henri IV, en bon papa, prit peur et donna l'ordre de faire partir au plus vite tous ses enfants pour Noisy. Il faut croire que déjà, à cette époque reculée, le gouvernement n'était pas riche, car le roi manquait de tout ; il écrivait à Sully : « Comme ils n'ont ni litières, ni carrosses, ni charrettes pour les mener et porter leur équipage, je vous prie de leur en procurer aussitôt que vous pourrez afin qu'ils partent au plus vite... » On embarqua donc, pêle-mêle, sur les chariots que l'on put trouver, le dauphin Louis et ses frères et sœurs, légitimes et naturels, élevés dans une promiscuité qui, de nos jours, ferait scandale.

Le dauphin, alors âgé de six ans, était un enfant intelligent mais capricieux ; sa gouvernante, M^{me} de Montglat, très rude et très sévère, lui inspirait plus de crainte que

d'affection. Le 17 août, jour fixé pour le voyage, le petit prince est, dès le matin, agité et inquiet ; les préparatifs du départ l'intéressent ; il y prend même part en aidant à emballer un matelas. On part à cinq heures du soir ; il ne cesse de chanter durant tout le trajet – peu long, d'ailleurs, car on est à Noisy à six heures et demie. À peine arrivé, il veut tout voir et parcourt le château du haut en bas ; à neuf heures on le couche ; le lendemain, à l'aube, il est dans les jardins ; parmi d'autres curiosités, une grotte en coquillages l'émerveille... On peut ainsi suivre jour par jour le dauphin dans ses amusements ; il saute de joie quand on lui apporte une pie-grièche dressée à chasser les oiseaux ; il réclame sur-le-champ un gant de fauconnier, monte dans la salle haute, et lâche l'oiseau de proie sur des moineaux. Alors il veut chasser en plaine et exige qu'on le conduise jusqu'au moulin à pierres qu'on voit à l'horizon. Il éprouve là une des plus grandes joies de sa vie en voyant la pie-grièche se jeter sur un perdreau ; c'est peut-être ce souvenir de son premier âge qui lui inspirera plus tard l'idée de construire à cet endroit un petit château de chasse, devenu, sous son successeur, le grand Versailles.

Le 5 septembre, Henri IV vient à Noisy voir son fils ; l'enfant le reçoit à la porte de l'avant-cour – notre vieille porte, si délabrée aujourd'hui. Le roi va chasser à Villepreux ; le dauphin pleure et trépigne pour l'accompagner. Refus. Alors il éclate en sanglots et demande que, pour le consoler, on fouette l'un de ses frères... Le fouet est en grand honneur comme moyen d'éducation, et Henri IV juge qu'on n'y recourt pas assez souvent ; il écrit à M^{me} de Montglat : « Je veux et vous commande de fouetter mon fils toutes les fois qu'il fera l'opiniâtre, sachant bien par moi-même qu'il n'y a rien au monde qui fasse plus de profit que cela ; car étant de son âge j'ai été fort fouetté... » La gouvernante ne se le fait pas redire et fouette à tour de bras ; dans les cas

graves cette punition est infligée en public « devant la maison du jardinier ». L'affront subi, du reste, le royal gamin n'y pense plus : tous les jours il rôde dans les jardins ou va sur les terrasses danser avec les filles et leur dire « ses chansons grasses ». Il se mêle à un ballet que les soldats de garde exécutent dans la grande salle du château ; il aime aussi les arts : son professeur de violon et de mandore lui apprend à dessiner, et c'est ainsi que le futur Louis XIII crayonne un portrait de M^{me} de Maignelay, la propriétaire de Noisy, engoncée dans une phénoménale collerette à la Médicis qui l'auréole jusqu'au chignon ; le croquis, daté du 28 novembre 1607, est resté dans le journal du médecin Héroard conservé au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Cinq jours plus tard, le dauphin rentrait à Saint-Germain ; mais il avait pris goût à Noisy et, quand il sera roi, il y reviendra souvent.

★

★ ★

Après les Gondi, un nouveau riche posséda Noisy pendant une dizaine d'années, puis Louis XIV acheta le domaine et le donna, en 1683, à M^{me} de Maintenon pour y loger les jeunes filles nobles et pauvres qu'elle recueillait depuis un certain temps dans une maison de Rueil. Un jour de février, sous la belle porte de Noisy, passa un long cortège de carrosses amenant « l'essaim d'innocentes beautés » – une centaine, environ –, gelées mais ravies de la magnificence du lieu. Elles apportaient la relique de saint Candide, leur patron, qui fut solennellement déposée à la chapelle ; elles se répandirent ensuite dans le château pour en admirer les dispositions. C'était l'époque où, en grand secret, leur vénérée bienfaitrice venait d'épouser le roi, et celui-ci s'était galamment déclaré le protecteur de l'institution ; il

s'y présenta un jour sans être annoncé ; la dame tourière, éperdue, courait par les terrasses, criant : « Le roi ! le roi ! » tandis que celui-ci stationnait patiemment devant la porte... La vieille porte a vu attendre le Roi-Soleil ! Ce qui le frappa au cours de sa visite, c'est que, à la chapelle où s'étaient réunies en hâte les quatre divisions du pensionnat – les rouges, les bleues, les vertes et les jaunes –, « l'attitude de toutes ces jeunes filles fut si modeste, qu'une seule ne put résister à tourner la tête du côté où il était, quelque grande que fût l'envie de toutes de le contempler ». C'est par ces demoiselles de Noisy que fut brodée pour lui la somptueuse courtepoinTE de dentelles qu'on voit à Versailles sur le lit de parade de la chambre royale.

De l'avis unanime, Noisy était un paradis, mais un paradis sans eau : on l'abandonna pour Saint-Cyr où, le 30 juillet 1686, toute la communauté se rendit processionnellement à travers la campagne. Le roi avait envoyé, comme escorte d'honneur, ses gardes suisses et « des gens » de sa maison ; de Versailles et des villages voisins on était accouru en foule pour voir défilér d'abord les prêtres, portant la croix et les reliques de saint Candide, puis « ces dames », puis les pensionnaires, les vertes, les rouges, les jaunes et les bleues, s'avançant en pelotons, par couleurs, les mains jointes et les yeux baissés. La grande porte se referma derrière le groupe des postulantes qui terminait la marche, et Noisy resta désert. Son agonie commençait. Louis XIV se proposait de restaurer le château, maintenant enclos dans son grand parc ; il réclama un devis qui monta à vingt-six mille livres. Il ne disposait point d'une telle somme et dut renoncer à son projet... Ce n'est décidément pas d'aujourd'hui que les gouvernants du plus riche pays de la terre éprouvent des embarras d'argent. Économie mal placée, d'ailleurs, car, cinquante ans plus tard, la superbe demeure des Gondi, abandonnée, tombait en ruine. Louis XV en

ordonna la démolition ; de ses matériaux on construisit, à l'extrémité du village, un château neuf qui, jusqu'à nos jours, est demeuré intact. De l'ancien, seule la grande porte subsiste ; le hasard permit qu'elle se trouvât sur l'alignement du long mur dont on entourait la forêt de Marly ; grâce à cette circonstance, elle a survécu.